

leur barrait le passage, mais leur attitude n'était nullement menaçante. Tout à coup, le chef de la troupe, ayant jeté machinalement les yeux du côté des dames, se mit à bondir comme un forcené.

— Clara ! Clara ! s'écria-t-il,

— Clara ! Clara ! répétèrent sur des tons différents les autres membres de la famille.

Et la troupe entière courut impétueusement vers la tente, au grand étonnement de Denison, qui n'osait encore faire usage de son arme : un mot de Clara lui expliqua tout.

— Eh ! c'est mon pauvre Tête-de-Crin que le hasard amène ici, dit-elle avec gaieté ; ne tirez pas, monsieur Denison ; le brave homme serait plus disposé à nous défendre qu'à nous attaquer.

— Si c'est notre bonne pratique de Tête-de-Crin, nous n'avons en effet rien à redouter, dit Mme Brissot à son tour ; oui, et voici sans doute sa parenté qu'il va nous présenter... Sainte Vierge ! qu'ils sont laids.

Elle ne put en dire davantage ; on l'entourait en dansant, en hurlant, en faisant mille contorsions. Mais Clara particulièrement semblait être l'objet de cette allégresse et de ces hommages ; Tête-de-Crin l'avait désignée à l'admiration de sa famille et c'était elle surtout qui inspirait ces transports frénétiques.

Nous connaissons déjà Tête-de-Crin ; sa moitié ou sa lubra était digne de lui. On sait que les femmes des noirs de l'Australie sont encore plus affreuses que leurs maris ; or, Mme Tête-de-Crin n'était plus jeune depuis longtemps, et les fatigues de la maternité, les durs travaux réservés à son sexe parmi les indigènes, avaient fait d'elle la plus hideuse créature qu'il fût possible d'imaginer. Elle tenait dans ses bras un jeune enfant qui ressemblait extraordinairement à un singe, et elle était suivie de trois ou quatre autres, d'âge et de sexe différents, dont l'aîné avait quinze ans au plus. Tout ce monde était vêtu très insuffisamment de peaux de kangaroo et d'opossum, ce qui exposait aux regards leurs membres difformes, couverts de tatouages, d'une repoussante malpropreté. Cependant la pudibonde Anglaise ne songea pas à prononcer le mot *shoking* national ; ces pauvres gens paraissaient si heureux de voir Clara, la bienfaitrice de la famille, qu'il était impossible de ne pas être touché de leur joie naïve.

Tête-de-Crin invita toute la compagnie à le suivre dans sa tribu, dont le campement ne se trouvait pas à plus d'un mille ou deux dans l'intérieur du Maaly-Scrub. Mais on savait trop à quoi se réduirait l'hospitalité de ces pauvres gens pour accepter cette invitation. On engagea donc au contraire les Australiens à demeurer où ils étaient jusqu'au soir, et, comme il est assez indifférent pour ces nomades de s'arrêter d'un côté plutôt que d'un autre, ils y consentirent volontiers.

Clara, dans la prévision d'une rencontre possible avec les noirs, avait placé dans le coffre du char à bancs quelques objets de menue mercerie destinés à leur être offerts en présents. Elle exhiba des mouchoirs de cotonnade, des miroirs, des clous, qui furent reçus avec un véritable enthousiasme. De leur côté, Tête-de-Crin et sa famille s'évertuèrent à divertir les dames en se livrant aux exercices qui d'ordinaire étonnent le plus les Européens ; ils monterent au sommet des arbres avec une rapidité merveilleuse, en pratiquant de distance en distance sur le tronc des entailles légères dans lesquelles ils posaient l'orteil. La vieille lubra elle-même prit part à cette gymnastique et elle y déploya autant d'agilité que les autres. Le chef de famille et son fils aîné, tous deux le javelot ou le casse-tête à la main, simulèrent un combat, puis une chasse au kangaroo. On dansa, on chanta, on fit de son mieux enfin pour procurer un agréable passe-temps aux visiteurs.

Véritablement on y était parvenu ; Clara et Rachel regardaient avec un étonnement mêlé de pitié les contorsions de ces pauvres êtres disgraciés. Richard Denison, qui avait eu rarement l'occasion de voir les Australiens dans leurs bois, observait avec un intérêt réel leurs singuliers exercices. Mme Brissot elle-même risait aux larmes des gambades de la lubra qui lui semblait être une hideuse caricature des mères. Cepen-

dant la pauvre Australienne, avant d'accomplir ses sauts frénétiques, prenait toujours grand soin de déposer son enfant sur l'herbe moelleuse, à l'abri des insectes, et, les danses finies, elle venait le reprendre avec empressement, le baisait, lui donnait des soins avec une tendresse qui, malgré sa dégradation eût dû lui concilier la sympathie de toutes les femmes.

Ces divertissements ne paraissaient pas près de finir, quand tout à coup les indigènes manifestèrent de l'inquiétude, ils se montraient les uns les autres des cavaliers qui venaient d'apparaître dans la plaine, se dirigeant vers l'habitation : c'était M. Owens et son porte-chaine qui revenaient avec Walker et le berger, après avoir rempli leur mission. Tête-de-Crin prononça quelques mots qu'on ne comprit pas, puis il prit ses armes, réunit son monde et voulut se retirer dans la forêt, mais on essaya de lui faire comprendre que ceux qui arrivaient étaient des amis et qu'il n'avait rien à craindre de leur part. En dépit de cette assurance, les Australiens paraissaient de plus en plus agités et n'eût été leur confiance dans le pouvoir de Clara, ils n'eussent pas manqué de s'enfuir comme ils en avaient témoigné d'abord l'intention.

Bientôt les cavaliers atteignirent le petit campement, M. Owens, sans s'étonner beaucoup de la présence des indigènes, mit pied à terre et vint embrasser sa fille. Pendant ce temps, Walker et son berger jetaient des regards dédaigneux sur Tête-de-Crin et sa famille.

— Que diable nous veut cette négraille ? dit le squatter. Allons ! qu'on nous tourne les talons au plus vite.

Cependant il ne fit aucune démonstration menaçante. Burley montra moins de mansuétude.

— Dieu me damne ! dit-il d'une voix rauque et dure, je reconnais ces coquins-là... ils étaient de ceux qui nous ont dérobé un mouton il y a quinze jours... j'ai juré de me venger d'eux partout où je les rencontrerai.

Et sans autre explication il frappa de son *stockwip*, les malheureux Australiens qui poussèrent des cris de douleur.

Il était bien vrai que la semaine précédente un mouton avait disparu dans le troupeau dont Burley avait la garde et que la tribu de Tête-de-Crin pouvait fort bien être l'auteur du méfait ; les indigènes de l'Australie sont sujets à de si terribles disettes et la faim est si mauvaise conseillère ! Cependant cette brutalité n'avait aucune excuse, et les dames, aussi bien que Richard en furent indignées. Clara protestait en faveur de ses protégés, mais le féroce berger n'écoutait rien et continuait de frapper avec son énorme fouet, qui traçait des sillons rouges sur ces corps deminus. Bien plus par un raffinement de cruauté, c'était sur la lubra qu'il dirigeait ses coups et sur le misérable enfant qu'elle tenait dans ses bras. La mère s'efforçait de préserver la chétive créature et ne craignait pas de s'exposer elle-même aux atteintes du *stockwip* pour y réussir. Richard, irrité de la conduite barbare du berger, se jeta sur lui et lui arracha son fouet.

— Ceci est une infamie, monsieur, lui dit-il avec fermeté ; le nom de sauvage vous conviendrait mieux qu'à ces malheureux... Ne frappez pas un coup de plus ou je vous en ferai repentir.

— De quoi vous mêlez-vous ? répliqua Burley avec insolence, je n'ai d'ordre à recevoir que de M. Walker et encore !

— Vous recevrez pourtant des ordres de moi, monsieur ; je suis juge de paix et j'aurais droit de vous envoyer sur-le-champ à la prison de Dorling ; je vous y retiendrais jusqu'à ce que vous eussiez fourni caution de l'amende à laquelle vous pourriez être condamné pour avoir cruellement maltraité des sujets de la reine. N'ajoutez pas le délit de rébellion à ce délit, je vous le conseille.

L'autorité judiciaire n'était pas très respectée sur cette frontière de la colonie, nous devons le dire ; aussi Burley se disposait-il à riposter avec colère, quand M. Walker prit la parole :

— Vous avez tort, monsieur Burley, dit-il ; et M. Denison pourrait vous mettre dans l'embarras s'il ne

considérerait le besoin que j'ai de vous pour la garde de mes troupeaux.

Ainsi désavoué, le berger baissa le ton.

— Je vous demande pardon, Votre Honneur, dit-il au magistrat en détournant les yeux ; mais n'avais-je pas raison de châtier ces brigands qui m'ont volé un mouton pour le manger ?... Ces noirs ne sont pas des êtres humains, on assure qu'ils n'ont pas d'âme et on ne doit pas avoir plus de regret de frapper sur eux que sur un cheval ou sur un bœuf.

— Ce sont des sujets de la reine, répliqua Richard avec force, et ils ont droit à sa protection. Allez ! vous devriez rougir, vous et vos pareils, de vos indignes procédés envers eux ! Quant à moi, je ne souffrirai pas qu'on les moleste, et j'exige que vous accordiez une réparation immédiate à ceux que vous venez de maltraiter d'une manière si odieuse.

La famille Tête-de-Crin observait avec un étonnement stupide l'intervention qui venait de s'opérer en sa faveur. Elle avait seulement une vague idée de la hiérarchie européenne et de l'autorité que la loi donne à quelques-uns sur tous ; mais elle sentait qu'elle avait trouvé une puissante sauvegarde et elle reprenait courage. Tous étaient zébrés de coups de fouet. Le dos robuste du père avait résisté assez bien aux lanières du terrible *stockwip* ; en revanche, les enfants et surtout la lubra portaient sur leurs corps maigres des empreintes sanglantes ; mais la mère était parvenue à protéger son enfant, et, fière de son succès, elle ne paraissait pas songer à ses propres souffrances.

Burley eut peut-être encore quelque velléité de révolte : son maître, qui tenait à ménager le magistrat, lui dit d'un ton ferme :

— Je vous le répète, Burley, vous avez été trop prompt dans cette affaire. Demandez donc pardon à Son Honneur, et j'espère qu'à son tour M. Denison ne voudra pas en agir trop rigoureusement envers vous. Il se contentera d'un petit dédommagement que nous accorderons à ces maudits noirs, et cette sottise sera terminée.

Ainsi pressé, le berger balbutia quelques excuses. Il n'entra pas dans les intentions de Richard de pousser les choses à l'extrême ; il proposa donc à Walker de donner aux noirs un nouveau mouton en compensation du tort qu'on venait de leur faire.

— Non, non, Votre Honneur, répliqua Walker ; il ne faut pas que ces moricauds prennent goût à la chair de mouton, car ils pourraient être tentés de nous dérober nos bêtes quand elles s'égareront dans les pâturages... Mais voici ce que je leur offre : hier Burley a tué à la chasse un énorme kangaroo, auquel nous avons à peine touché ; ce qui reste de l'animal régèlera pendant deux jours toute cette famille d'affamés, et elle aura la peau par-dessus le marché. De cette manière Burley, qui a commis la faute, payera l'amende, et cela lui apprendra à jouer du fouet à tort et à travers.

On transmit du mieux que l'on put à Tête-de-Crin et à son monde cette proposition, qui fut acceptée d'un air hébété, et aussitôt Burley fut dépêché vers le bâtiment pour en rapporter la venaison.

Tant que Burley fut absent, les noirs se tinrent un peu à l'écart, ne paraissant croire qu'à moitié à la réalisation de ces belles promesses. Mais quand le berger revint, pliant sous le poids d'un gros kangaroo presque entier, et quand il eut remis son fardeau à Tête-de-Crin en lui faisant comprendre qu'il pouvait librement disposer de la chair et de la peau de cette magnifique proie, le père, la mère et les enfants recommencèrent à crier, à danser et à battre des mains. Il faut savoir combien l'existence de ces infortunés est précaire, à quels fréquents et terribles jeûnes ils sont exposés dans leurs déserts, pour comprendre leur joie. En ce moment, ils oubliaient leurs meurtrissures sanglantes ; au prix d'un pareil trésor, ils eussent consenti à braver le fouet de tous les squatters de la contrée.

Bientôt ils se retirèrent sous un arbre, impatients de préparer un festin ; tandis que la lubra découpait un morceau du kangaroo destiné à faire une grillade, les enfants ramassaient des buchettes de bois sec pour allumer le feu. Les Européens les laissèrent à leur cuisine sauvage, et comme M. Owens était lui-même